

Marion Finzi

La Vie
est amère
quand
on la boit
sans sucre



Marion Finzi

La vie est amère quand
on la boit sans sucre

© Marion Finzi, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6839-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À lui, à eux et à tous les autres. Ils sauront.

Titre inspiré de la phrase de l'artiste Marcel Basoulard en 1977 : "Que la vie est amère lorsqu'on la boit sans sucre "

Prologue

Elle ne m'avait pas parlé depuis 30 jours.

30 jours c'est peu dans le monde adulte. « Ça passera » selon maman.

30 jours c'est 20 journées au lycée sans elle à mes côtés. 4 séances d'athlétisme sans se cacher pour échapper à la surveillance du prof et faire des tours en moins. 5 soirées à crapoter à ma fenêtre sans commenter les derniers couples au lycée.

30 jours sans se parler, c'est surtout des sacs de bonbons restés vides, des cahiers d'écriture sans rature, des séries TV regardées seule sur le canapé.

30 jours où je n'ai pas été là pour elle et où elle n'a pas veillé sur moi.

30 jours ce n'est pas rien maman.

Dans un monde d'adolescente, 30 jours c'est une éternité.

Je n'ose pas imaginer une vie entière.

Chapitre I

Le ciel me regardait, insolemment bleu, l'air de dire « *Tu n'as pas le droit de ne pas sourire* ».

Les gens autour de moi respiraient le bien-être. C'était indécent. « *Y'a plus de saisons* » je les entendais répéter à chaque coin du parc. Et je leur donnais raison. 32 degrés un 18 septembre. Tout fout l'camp.

Allongée à même le sol, j'observais les rayons du soleil se poser délicatement sur chaque brin d'herbe, chacun ayant droit à son quota de chaleur. Je voulais moi aussi réchauffer mon corps, sentir sur mes pieds, mes jambes, mes bras, le derrière de mon cou, les chatouillis du gazon picoter ma peau.

La tête enfouie dans ce coussin vert, je parlais aux pâquerettes qui m'entouraient. Avant de les disséquer. Pour être sûre. Calmement. Méthodiquement. « *Un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout* ». Pas du tout. Oui c'est ça, je ne l'aime pas du tout.

Soudain, un avion transperça ce bleu pour le parer d'une traîne blanche et duveteuse.

Quand j'étais adolescente, j'y voyais là un signe d'amour. « *S'il y a deux traits c'est un blond qui pense à moi, un seul c'est un brun* ».

En voyant l'avion, je pensai un instant à partir très loin et puis la peur m'enlaça fermement et je décidai que c'était bien mieux de rester sur place. « *Tu vis en pointillé* » me reprochait souvent ma sœur. « *Tu avances et au moindre problème, tu sautes à la prochaine aventure* ».

Et alors ? J'essaie de vivre et c'est déjà mieux que la plupart des gens. Ceux qui ont abandonné depuis longtemps, qui n'arrivent même pas à sourire en regardant un enfant. Les irrécupérables. Alors que moi je suis ancrée dans la terre et je prends le temps d'observer le monde vivre autour de moi. Je n'abandonne pas. Pas encore.

À ma droite, une petite fille blonde assise en tailleur sur la pelouse, portait une combinaison en liberty rose qui lui donnait un air sage. Elle rigolait à chaque fois que son grand-père faisait mine de se cacher le

visage dans ses mains. Ce spectacle dura peut-être cinq minutes et sans se lasser, elle riait aux éclats, ses joues frémissantes de bonheur.

J'enviais ces gens qui arrivent à attraper la moindre chose, la plus insignifiante, pour en changer le cours. Ceux qui ont le don de rendre un instant ordinaire, extraordinaire.

À une époque pourtant, moi aussi je savais faire.

« *Ce n'est pas la peine d'insister, je ne sais pas siffler ! Ce serait un miracle que j'y arrive maintenant* » bougonnai-je à Fati.

« *Lisa, tu n'y mets absolument pas du tien enfin, c'est hyper simple : tu inspires profondément, tu fais une bouche en cul-de-poule et tu expires tout ce que tu peux. Vas-y !* » m'ordonna-t-elle.

J'essayai pour la 20^e fois. J'inspirai à en devenir écarlate, je pinçai mes lèvres et soufflai. Aucun son ne daigna sortir de ma bouche. J'étais absolument ridicule. Ne pas réussir ce simple geste me renvoyait l'image de quelqu'un de médiocre.

« *Laisse tomber, je suis nulle. Ce n'est pas grave, je te regarderai faire* » lançai-je en m'écroulant sur son lit.

« *Nulle ? Lisa, enfin ! Ne pas savoir siffler ne fait pas de toi quelqu'un de bête. S'il te plaît pense au verre à moitié plein ! Allez, je m'y mets* » dit-elle en me relevant fermement par le bras.

Elle ouvrit la fenêtre. Un froid polaire s'engouffra dans la chambre habillant les vitres de buée. Fati se pencha à l'extérieur, insensible à l'air glacial, un sourire vissé sur ses lèvres. Elle jubilait avant même d'avoir commencé. Au coin de la rue un homme apparut, l'air pressé, avec de gros sacs de courses dans chaque main.

« *La proie parfaite* » s'exclama Fati, frappant dans ses mains comme une gamine surexcitée.

Patiente, elle attendit l'instant parfait où tout s'enchaînerait comme par magie. Enfin, elle inspira à fond et siffla de toutes ses forces. Un sifflement strident, parfait. Engagé sur le passage piéton, l'homme se retourna pile au moment espéré et en un instant, la combinaison tragique du verglas matinal, de son pivotement et du poids des sacs lui fit perdre son équilibre. De notre tribune, nous assistâmes à un vol plané magistral. S'ensuivit un concert de klaxons des voitures qui

attendaient de passer. Fati pleura de rire, comme à chaque fois.

Je fis de même. La situation et l'hilarité de Fati me faisaient perdre tout contrôle.

Je souris à ce souvenir, si lointain déjà, qui me rappelait combien c'était bon d'être toutes les deux et de rire.

Mais à quoi bon penser à elle maintenant ?

J'entrepris d'enfouir plus profondément mon corps dans le sol. Peut-être que quelqu'un me piétinerait.

J'étais immobile depuis tellement longtemps que le gardien du parc me crut morte. Il entreprit de vérifier son diagnostic en me secouant comme un pommier. Voyant mes yeux noirs le fixer avec dédain, il décampa comme il était venu.

Au loin, j'aperçus la petite-fille s'éloigner en sautillant, sa petite main enfouie dans celle de son grand-père. Un frisson me parcourut tout le corps.

Il était temps pour moi de rentrer.

Une fois dans mon appartement, je me blottis sous ma couette sans prendre la peine de me déshabiller. J'étais épuisée mais entre mes envies et la réalité, il y avait un gouffre. J'avais chaud. J'avais froid. Je remuais les jambes toutes les dix secondes, persuadée que ça m'aiderait à trouver le sommeil. Sans succès. Ma tête était remplie d'informations inutiles qui s'emmêlaient, créant un nœud impossible à défaire.

On était mardi, il me fallait encore quelques jours pour hiberner, réfléchir, démêler et essayer de dormir. Le boulot était prévenu. J'avais prétexté le besoin de prendre une semaine de vacances en dernière minute. Personne n'avait été surpris. « *Tu es tellement spontanée Lisa. Faut dire, tu n'as personne dans les pattes !* ». Voilà les mots de Catherine, ma collègue, mère de trois enfants qui n'a pas pris un seul instant pour elle depuis la naissance de son premier. « Non Catherine » lui avais-je répliqué « *Je ne suis pas spontanée, on m'a juste quittée* ».

Certains diront que c'était prévisible et je leur donnerai raison. Je n'aimais pas Louis, lui m'aimait et me le disait souvent, tout le temps, espérant que ça me déciderait. Me décider à quoi au juste ?

« Je ne sais pas Lisa. À révéler tes sentiments à mon égard. À t'ouvrir un peu. Ça fait deux mois que l'on se fréquente et rien. Je sais que l'on pourrait être heureux ensemble. Laisse-moi faire » m'avait-il lancé dimanche dernier au petit-déjeuner, ses yeux endormis plantés dans les miens.

C'est là où j'avais dû l'interrompre. Cette confiance en soi m'avait profondément énervée. De quel droit pensait-il à ma place ? Pour qui se prenait-il ?

« Tu peux être sûr de beaucoup de choses dans ta vie si parfaite Louis, mais alors de ma vie ? Jamais. De mes sentiments ? Encore moins. De mon futur ? N'y pense même pas.

Tu es comme tous les autres : un mec sympa, mignon mais ça s'arrête là. Je n'irai pas plus loin. Je ne veux pas m'ouvrir à toi. Me laisser faire comme tu dis. Je ne t'aime pas et je n'en ai aucune envie. Je suis extrêmement heureuse seule.

Ça te cloue le bec ? Je ne suis pas normale, c'est ça ? Et pourquoi ? Parce que c'est différent du moule dans lequel tout le monde rentre ? Et ben tant mieux. Je ne suis pas malléable. Je ne suis pas tout le monde. »

Il m'avait regardée complètement abasourdi par mon monologue et un sentiment que je connaissais bien avait ensuite pris le dessus : le mépris. Il me méprisait de lui avoir fait perdre son temps. Et le mien alors de temps, qui me le rendrait ? Personne. Mais en aurais-je vraiment l'utilité ?

Il avait tout de même compris que répliquer ne servirait à rien. Mon ton était sans appel. On aurait dit celui employé par ma mère les soirs où je rentrais après le couvre-feu. *« Va dans ta chambre »* me lançait-elle sans même un regard. Muette et immobile, sa déception et sa colère me transperçaient pourtant.

Louis était parti sans un mot. Il avait posé sa tasse vide dans l'évier, pris son blouson accroché sur le portemanteau de l'entrée avant de claquer la porte.

Je ne m'attendais à rien d'autre. Mon discours était rodé. Il y avait eu Aurélien, Thibaut, Théo, Karim, Hector et tant d'autres avant lui. La palme revenait tout de même à Alexandre, ou Alex comme il préférait que je l'appelle, qui avait osé me dire, alors qu'il remettait tant bien que mal son boxer, que j'avais un cœur de pierre. *« Je te dis que je t'aime et tu ris ? Je viens de t'offrir mon cœur et tu es hilare ? Mais tu es qui en fait Lisa ? Trois mois que je sors avec une inconnue. Tu espères recevoir sans rien donner ? Tu finiras seule et tu l'auras bien mérité »*. Il avait fini sa tirade pile au moment où il fermait le dernier bouton de sa chemise Ralph Lauren si bien repassée. Cette observation m'avait confortée dans l'idée qu'Alex, si propre sur lui, si gentil et si attentionné ne me convenait pas.

Quiconque vous dirait pourtant que je ne suis pas faite pour vivre à deux. À croire que mon corps, bien plus que mon cœur, ne l'admet pas encore.